

En 2018, Solidar Suisse a mis en place un projet d'entrepreneuriat agricole à Salogo dans le Ganzourgou au Burkina Faso. Pendant trois ans, l'ONG a organisé et accompagné des paysans à créer une coopérative et à développer une vision commune de développement. En transformant leur mentalité, en les mettant en contact avec des institutions de microfinance, en les outillant pour aller vers le marché, Solidar Suisse a permis aux producteurs d'aller eux-mêmes vers des acheteurs pour négocier la vente de leurs produits et signer des contrats avec des fournisseurs pour plus de rentabilité dans une démarche de transition agroécologique.

Parmi les activités de la coopérative, une unité de transformation tenue par cinq femmes force l'admiration. Nous avons pris le parti, dans ce document de capitalisation, de les « désanomyner » et de nous intéresser particulièrement à elles. Leurs histoires passent souvent sous silence. Elles révèlent pourtant de grands enjeux socioculturels, de genre, de pauvreté monétaire et d'insécurité alimentaire chez les petits producteurs et productrices. Autant de réalités qui résonnent et font sens avec le projet d'entrepreneuriat agricole et plus largement avec l'action de Solidar Suisse pour un monde équitable.



Yennenga Kompaoré : écrivaine et éditrice, Yennenga Kompaoré est beaucoup plus connue et reconnue pour son expérience dans la facilitation de processus de capitalisation d'expériences, de gestion de connaissances et de communication.

Entreprendre au féminin

Malg Zindo de Salogo

Entreprendre au féminin

Par Yennenga Kompaoré

Atelier Performances - Juillet 2020



Entreprendre au féminin

Malg Zindo de Salogo

*Par Yennenga Kompaoré
Pour Solidar Suisse Burkina*

Solidar Suisse / Solidar Suiza
Solidar Suíça / Solidar Switzerland
REPRÉSENTATION AU BURKINA FASO
Coordinateur : Dieudonné Zaongo
01 BP 2057 OUAGADOUGOU 01
Tél. : (226) 25 36 95 55
Fax : (226) 25 36 95 56
E-mail : solidar@solidarburkina.bf
Membre du réseau européen Solidar

Entretiens réalisés avec :

Unité de transformation de la coopérative Malgzindo :
Adja ; Mariam ; Aïcha ; Bibata ; Bintou ;
ABN-G : André Ouédraogo, Souamäila Songo

Facilitation de la collecte d'informations :

Micheline Ouaméga/Nikiéma (Cheffe de Division Travail
Décent)

Chauffeur :

Gilbert Tiendrébéogo

Partie 1 : Histoires de vie de femmes de Salogo



Adja Rasmata Ouédraogo née Tiemtoré



Sous sa longue robe sombre et fleurie, derrière un sourire enjoué, elle dissimulait bien ses 54 hivers et ses cinq maternités par une énergie surprenante. On la voyait partout, à l'œuvre dans mille et une activités, dès l'aube. Son corps avait automatisé ces tâches quotidiennes et elle les répétait machinalement chaque matin comme un rituel indissociable de son être.

Toute petite, son éducation l'avait préparée à être une bonne femme moaga musulmane, c'est-à-dire, à savoir se débrouiller et à endurer les souffrances sans jamais se plaindre. Paysans de génération en génération, elle avait naturellement accompagné ses parents au champ, sur le dos de sa mère. Quand elle fut en âge de marcher, comme toutes les fillettes, on lui confia la garde du dernier né de la famille. Et quand le dernier né fut à mesure de garder le suivant, elle avait rejoint les parents au champ. Aller au champ, aller chercher de l'eau au marigot, aller chercher du bois en brousse, préparer le tô, c'était là le travail qui remplissait ses journées de l'aube à la tombée du jour.

Il y avait une école, mais elle n'était pas bien vue par la plupart des parents ; pour eux, l'école éloignait les enfants des parents tout en privant les familles de main-d'œuvre pour les travaux champêtres et domestiques. Dans sa famille, si un enfant était surpris entrain d'aller vers l'école, il se faisait réprimander sévèrement : « qu'est-ce que tu as à rôder vers l'école alors qu'il y a tant à faire ? retourne vite à la maison ! » La punition pouvait aller jusqu'à la bastonnade si l'insolent était une fille. On lui disait : « ce n'est pas un lieu pour les filles. » Rasmata n'avait jamais pris le risque de s'aventurer hors de la route et du trajet réservé à une jeune fille.

Dans sa famille, les femmes filaient le coton pour le revendre aux tisserands. Certaines préparaient et vendaient le koura-koura (biscuits à base de tourteaux d'arachide), les maassa (les galettes de mil) , ou des samsa (des beignets et haricot), pour avoir un peu d'argent pour l'achat des condiments. D'autres enfin, vendaient des arachides bouillies ou de l'eau. Les vendeuses d'eau allaient la puiser au marigot pour remplir leurs petits canaris, puis allaient avec unealebasse pour servir l'eau et la vendre aux autres commerçants qui passaient la journée au marché.

Rasmata, comme toute bonne fille prit l'habitude d'aider sa mère et de cette manière elle fit son édu-

cation et son instruction à la vie. La saison sèche était réservée aux travaux artisanaux et commerciaux. La vie d'agriculteur s'arrêtait pendant 9 mois car en ce temps là, il n'y avait pas encore de barrage.

A 16 ans, elle avait appris à préparer le Foura, une boule faite à base de farine précuite de mil que l'on délaye dans de l'eau avec du sucre. Elle en était devenue experte et en avait fait son activité génératrice de revenus. Au départ, c'est sa mère qui lui avait donné l'argent pour acheter un peu de mil et démarrer la préparation du Foura.

Rasmata vendait son Foura dans deux marchés, à Salogo et à Mobèga. Le son du mil était enlevé, le mil était lavé puis pilé à la main dans un mortier en bois. On obtenait ainsi la farine nécessaire. Il ne venait à l'esprit de personne que le mil pouvait être utilisé pour autre chose que le tô, la bouillie, les galettes, le zoom koom (une boisson à base de farine de mil) et le fourra.

A 17 ans, ses parents la donnèrent en mariage à un homme du village, un peu plus âgé qu'elle. Lorsque l'alliance fut conclue entre les deux familles, les gens commencèrent à murmurer l'information et c'est ainsi qu'elle apprit qu'elle était promise. Deux ou trois fois, elle aperçut son futur mari en public. C'était toujours de loin et elle n'osait pas le regarder.

der en face, encore moins lui parler. De son côté, lu aussi faisait semblant de ne pas la voir. La pudeur faisait qu'elle se comportait comme si elle n'était au courant de rien. Elle s'enfuyait si leurs chemins venaient à se croiser. A la maison, personne n'en parla jamais. Ça ne se faisait pas, car sinon, si la fille ne voulait pas de son promis, elle pouvait s'enfuir.

Rasmata rencontra son mari pour la première fois, le jour où on la conduisit chez lui. Elle apprit à le connaître après le mariage.

La vie de femme mariée de Rasmata ressemblait beaucoup à sa vie chez ses parents, avec les mêmes travaux à faire. Mais le poids des responsabilités lui pesait sur les épaules, surtout qu'elle était la première épouse. Du jour au lendemain, on avait la charge des travaux domestiques et tout le monde oubliait que la mariée sortait à peine de l'enfance.

Pendant une dizaine d'années, elle vécut une vie paisible et bien rythmée. Entre-temps, son mari prit en mariage deux autres femmes. Les trois coépouses s'entraidaient comme cela se faisait dans les familles polygames. Levée à l'aube, après la prière, elle préparait le repas de la journée avant de sortir pour les activités. Une des femmes devait rester à la maison pendant que les deux autres sortaient. Chacune avait son tour, soit de rester, soit de sortir. Aux yeux de la communauté, elles étaient tenues

de se comporter comme des sœurs et non comme des coépouses. En tant que première épouse, elle était responsable de l'éducation de ses jeunes coépouses.

Au décès de son mari, Rasmata s'était retrouvée seule, à la tête du ménage. Ses coépouses s'étaient remariées et avaient donc quitté la maison pour rejoindre leurs nouveaux foyers.

Quant à elle, elle avait décidé de rester. Dans de tels cas, elle devait choisir un homme, petit ou grand dans la famille de son mari, qui serait considéré comme le nouveau chef de famille. Elle avait choisi un petit garçon de 5 ans comme chef famille; la tradition était ainsi respectée et elle pouvait rester dans la famille de son défunt mari.



Nikiéma Aïcha

A 33 ans, Aïcha était mère de quatre enfants. 10 ans, 8 ans, 5 ans et 1 an. Elle était née à Salogo et le moment venu, à 17 ans, s'y était mariée. Elle non plus n'avait pas été scolarisée, bien que les habitudes aient évolué et qu'il n'était plus rare de voir des filles à l'école de Salogo. Ses parents avaient laissé l'âge limite passer, puis à 8 ans, l'avaient envoyée à Ouagadougou comme aide ménagère chez sa tante, la grande sœur de sa mère. C'était un bon placement pour une jeune fille, d'aller en ville pour travailler dans une famille. Elle pouvait apprendre comment entretenir un foyer et surtout lorsqu'elle revenait, c'était avec un trousseau de mariage bien garni. En outre, les filles qui avaient vécu en ville étaient considérées comme plus éveillées et mieux éduquées.

Pendant 11 ans, à Ouagadougou, Aïcha apprit donc auprès de sa tante, les tâches domestiques. A 19 ans, elle était revenue au village. Mais à peine de retour, sa grande sœur la fit venir à Pouytenga pour lui donner un coup de main, car elle venait d'accoucher. C'est à 21 ans que Aïcha était retour-

née définitivement à Salogo, cette fois, pour se marier.

Elle aussi, avait été donnée en mariage. Elle était la seconde épouse et à ce titre, son intégration dans la famille fut confiée à la première femme à peine plus âgée qu'elle, mais avec une longueur d'avance dans l'expérience de gestion d'un foyer. C'était un bon sort et elle en était heureuse, même si elle trouvait que la vie au village était bien rude comparée à celle qu'elle avait connu en ville. Elle espérait ainsi secrètement, que plus tard, ses enfants puissent aller en ville, y trouvent une situation et y restent.



Bibata Ouédraogo

Bibata avait quelque chose de mystérieux. Son regard fuyant contrastait avec un sourire qui semblait s'adresser à des gens d'une autre planète. D'ailleurs, c'était difficile de la regarder dans les yeux car elle avait quelque chose de surnaturel qui avait le pouvoir de créer de la distance avec les autres. Grande de taille, le teint noir, son port altier contrastait lui-aussi avec sa tête toujours baissée dans une attitude d'effacement total d'elle-même. On aurait dit qu'elle s'excusait d'exister. Pourtant, il se dégageait d'elle une force si naturelle, qu'on ne pouvait être dupe. Elle avait le courage de ceux qui savent qui ils sont et qui n'ont rien à prouver aux autres, les laissant penser ce qu'ils voulaient croire ; elle s'en foutait complètement.

Sa vie de femme avait commencé à 17 ans. Un jour, avec ses tantes, ses cousines, des copines et ses sœurs, Bibata était allée dans un autre quartier du village pour chercher la promise de son grand frère. Ce qu'elle ignorait en y allant, c'est qu'elle ne reviendrait plus chez elle. En effet, il s'agissait d'un contrat où leur délégation ramènerait la jeune

épouse de son frère et où elle, Rasmata resterait dans la famille de celle-ci pour être la troisième épouse d'un vieil homme. Elle ne se douta de rien jusqu'au dernier moment. Son père l'avait informée au dernier moment, que ses tantes allaient l'accompagner chez son mari cette même nuit. Sous le choc, son cœur s'était serré et les vieilles, qui s'y attendaient, l'avaient entourée pour la consoler et lui prodiguer les conseils qu'on donnait à une future mariée. On lui rappelait, que c'était le sort de toutes les femmes et que c'était une chance d'être mariée et qu'il fallait qu'elle le respecte, qu'elle respecte les frères de son mari et qu'elle respecte toute la famille de son mari. Ses tantes lui remirent son trousseau une fois arrivée. Il était constitué d'une grandealebasse dans laquelle on avait mis une louche enalebasse, uneécuelle en terre, un pagne noir pour l'accouchement, un petit pagne pour porter un enfant au dos, et 750 fcfa que les membres de sa grande famille avaient cotisé.

Après son mariage, Bibata avait connu les pires épreuves qu'une femme puisse connaître. Son premier fils était mort à 4 ans suite à une fièvre brutale et aigue. Le second s'était développé sans problème. Le troisième était mort lui-aussi avant son premier anniversaire. Le quatrième était aussi mort vers l'âge de deux ans. Sur les six enfants qu'elle avait enfantés, seuls trois avaient survécu.

La prière et le soutien de la communauté lui avaient permis de tenir. Elle marchait donc avec la peur au ventre, se demandant ce que la vie lui réservait encore. En attendant, elle n'osait plus rien. Ni regarder les gens en face, ni prendre d'initiative, ni contredire qui que ce soit.

Bintou Ouédraogo



Elle non plus n'avait pas été scolarisée. Bergère dès le plus jeune âge, Bintou conduisait le troupeau familial avec ses frères en brousse. En saison des pluies, les activités champêtres prenaient le pas sur l'élevage et absorbaient tout le monde. Lorsqu'elle devint jeune fille, elle eut le droit d'avoir son petit commerce de galettes de mil. A 17 ans, on la maria à un homme du village, dont elle devint la seconde épouse.

La famille de son mari était une famille de couturiers d'habits en bandes de cotonnade traditionnelle. Les hommes allaient acheter les bandes d'étoffes et les femmes les assemblaient avant d'en faire des tenues pour hommes, les « koba ». Puis, les hommes retournaient les vendre au marché de Bingo à quelques km de Salogo.

Bintou fut ainsi initiée à cette activité familiale dans laquelle elle s'épanouissait. Sur chaque tenue, elle gagnait 350 fcfa. Mais ce montant était dérisoire et insuffisant pour faire face à ses besoins.

La construction du barrage de Salogo en 2004

amena un bouleversement dans l'activité économique du village.

L'entreprise de construction avait déguerpi les propriétaires terriens pour récupérer la superficie nécessaire au lit du barrage. La famille de Bintou, comme beaucoup d'autres, céda ses terres et alla en défricher d'autres plus loin. Mais après la construction du barrage, les anciens propriétaires étaient revenus le long des berges pour profiter de la proximité de l'eau, loin de se douter du risque qu'ils prenaient, car le maraîchage sur les berges était interdit et les contrevenants couraient le risque d'être expulsés tôt ou tard.

Dans la famille de Bintou, le mari et ses épouses aménagèrent et exploitèrent une petite parcelle aux abords du village.

La première année, ils avaient cultivé de la tomate et la récolte fut très bonne. Comme il n'y en avait pas beaucoup, la vente se passa bien et leur procura des bénéfices. C'était des commerçants ghanéens qui étaient venus acheter toute leur production, ce qui permit à Bintou et à sa coépouse de s'acheter chacune un vélo. L'année d'après, la plupart des producteurs se mit à la tomate ; l'abondance de la marchandise fit qu'à la commercialisation, les prix chutèrent, entraînant des pertes pour les maraîchers. La troisième année, plusieurs maraîchers se

lancèrent dans la production d'oignons, avec l'idée que la période de conservation étant beaucoup plus longue que celle de la tomate, ils ne seraient pas obligés de brader à vil prix leur récolte.

Malgré tout, bien que le barrage ait ouvert de nouvelles opportunités dans le village, la vie restait rude et les jeunes avaient l'esprit tourné vers la ville. Ils étaient soutenus par leurs parents, qui ne faisaient rien pour les maintenir auprès d'eux et leur transmettre leurs savoir-faire.

Bintou elle, à 31 ans, avait scolarisé ses enfants en âge d'aller à l'école, espérant leur préparer ainsi un avenir en ville, loin du village. A 12 ans déjà, l'aîné avait rejoint un oncle à Pouytenga et ne revenait que rarement à Salogo pour voir sa mère.

A vue d'œil, le village se vidait de ses bras valides car l'avenir semblait être ailleurs.



Mariam Ouédraogo

Mariam, 27 ans, la plus jeune du groupe, en était la leader incontestée. La raison ? Elle était la seule parmi les femmes à savoir lire et écrire. Mieux, elle lisait et écrivait en français.

Scolarisée à 7 ans à Mobèga, Mariam fit toutes ses études primaires avec succès. Elle tenait la tête de la classe et au certificat primaire, elle fut la seule fille à réussir le concours l'entrée en 6ème ; une classification réservée aux meilleurs et qui leur donnait droit à une inscription d'office dans un lycée, ainsi qu'à une bourse d'études de 75.000 fcfa par an. Mariam fut inscrite au lycée départemental de Pouytenga.

Si à l'école tout se déroulait bien, à la maison c'était un peu plus compliqué. En effet, sa mère quitta le domicile conjugal lorsque Mariam eut 13 ans ; l'année même où Mariam obtint le certificat d'études primaires. La jeune adolescente fut donc confiée à Pouytenga à un tuteur. Avec sa bourse qu'elle commença à percevoir à la fin de la classe de 6ème, son père n'eût à payer que la première année d'études secondaires. Pour les autres an-

nées, la bourse couvrit tous les frais d'inscription et elle put même s'acheter un vélo pour aller à l'école et en acheter un deuxième pour son petit frère.

Mais dans la vie, l'argent ne fait pas tout. L'éloignement de sa famille et surtout de sa mère la perturbait. Les résultats scolaires commencèrent à en prendre un coup. Mariam redoubla la classe de quatrième une fois. En classe de troisième, elle échoua au brevet d'études, BEPC. Elle prit alors la décision de rechercher sa mère qu'elle n'avait pas revue depuis 8 ans.

Jeune, belle et intelligente, Mariam avait tapé dans l'œil d'un aventurier. Il la séduisit et l'amena chez lui, dans une autre ville, à Cinkansé. Sans trop réfléchir, Mariam l'avait suivi, sans réaliser qu'elle serait à la merci de cet homme.

L'année qui suivit fut des plus difficiles pour elle. Alors qu'elle se sentait malheureuse, elle ne pouvait plus rebrousser chemin, car son prétendant l'en empêchait et la séquestrait. Elle fut « sauvée » par son père qui donna l'ordre aux oncles maternels de Mariam de la ramener de force au village pour qu'elle termine ses études. Il fallut l'intervention de la gendarmerie pour que le monsieur la laisse partir. Mais elle était déjà enceinte.

De retour à Mobèga, Mariam porta sa grossesse et quand le terme arriva, on lui donna la permission de retourner chez le père de l'enfant pour accoucher. Dans la tradition, une femme devait absolument accoucher dans la maison de l'auteur de la grossesse. Elle revint au village après l'accouchement et quand l'enfant fut sevré, elle alla le remettre au père.

Traumatisée par cet épisode douloureux, Mariam essaya de reprendre les études, mais ne réussit plus à s'accrocher. Elle arrêta alors définitivement l'école. Un homme du village la demanda en mariage suivant les règles, et le mariage fut arrangé entre les deux familles.

Deuxième épouse, femme au foyer et coiffeuse à l'occasion, Mariam, commença peu à peu à oublier ce qu'elle avait appris à l'école. Ses aptitudes à écrire avaient commencé à disparaître, car elle n'avait plus aucune occasion de les exercer.

Partie 2 : Savoir s'adapter à la vie qui change



Alors que les cinq femmes suivaient chacune son chemin, incontestablement, inéluctablement, la vie de Salogo changeait. Les pratiques sociales, l'alimentation, le climat. Les jeunes fuyaient l'agriculture et les parents les y encourageaient. On s'éloignait. Les mœurs, les modes de vie et de consommation changeaient. Avec les satellites, les cinéclubs diffusaient des films où la violence séduisait les jeunes. Comme le reste du Burkina Faso, l'insécurité n'était jamais loin. Les sites d'or attiraient les bras valides comme le mil attire les mouches. Hadja Rasmata, assistait impuissante et triste de ces nouveaux loisirs et activités qu'elle regrettait au plus haut point.

Un jour son fils cadet, qui avait 22 ans, lui fit part de son intention d'aller tenter sa chance sur un site d'or. Elle sentit son cœur se décrocher dans sa poitrine. Comment pouvait-elle l'en empêcher. Comment lui expliquer sans le choquer, ni le vexer que l'argent de l'or finissait vite et qu'un métier vous nourrissait à vie. Elle parla à son fils comme jamais elle ne l'avait fait et heureusement, il accepta ses conseils. Si elle avait réussi à lui faire entendre raison ce jour-là, elle savait qu'à la moindre occasion, son fils pouvait aller sur le site, cette fois, sans demander son avis. Comment donner envie aux jeunes de rester au village ?

Il y avait tout de même un petit espoir et Hadja Ras-

mata s'y accrochait. La nouvelle coopérative réussirait-elle à les faire vivre ? Salogo deviendrait-il un village attractif ? Elle savait que c'était possible. Pour cela, il fallait que la cohésion revienne au village, que les petits conflits larvés cessent, que les membres de la coopérative acceptent de travailler ensemble et de suivre le règlement intérieur de la coopérative.

Partie 3 : La coopérative Malg ZIndo de Salogo



C'était Rasmata qui la première au village avait pris l'initiative d'essayer la culture de la tomate aux abords du barrage. Avec beaucoup de courage, elle avait mis en place des planches de culture et y avait fait des semis de tomates, puis avait repiqué les plants, les avait arrosés. Quand les plants de tomates portèrent des fruits, fière d'elle, elle était allée demander au préfet de venir voir ce qu'elle avait réussi à faire. Agréablement surpris, ce dernier lui avait proposé de regrouper d'autres femmes pour créer un groupement ; ainsi un encadreur agronome pourrait venir les former.

Hadja, passa l'information à la mosquée, invitant les femmes qui voulaient faire une activité de maraîchage à une réunion pour mettre en place un groupement.

Le groupement, encore informel, des femmes maraîchères de Salogo vit ainsi le jour et naturellement, Hadja fut désignée par les autres comme présidente du groupement. Pendant l'hivernage, les femmes cultivaient du haricot et des arachides. Et pendant la saison sèche, elles produisaient de la tomate. Chaque femme avait une portion de terre d'environ 200 m² et l'arrosait avec l'eau puisée dans le barrage. A la récolte, chacune avait à peine 5 « assiettées de 10 kg environ ».

De leur côté, les hommes avaient mis en place

un groupement de maraîchers spécialisés dans la production d'oignons. Ils invitèrent le groupement des femmes à s'associer à eux pour profiter d'une opportunité qu'ils avaient avec l'Association beoog-neeré du Ganzourgou (ABN-G) pour recevoir du matériel dans le cadre d'un projet agricole. L'ABN-G est une organisation paysanne comptant plus de 100 groupements et plus de 3 000 producteurs agricoles membres. C'est ainsi que les femmes reçurent du matériel d'irrigation et des intrants. Cela leur permit d'agrandir leurs superficies, de produire 5 fois plus, de conserver le stock, de le revendre quand il prenait de la valeur et de dégager un bénéfice d'un montant équivalent au prix de revient de la production.

Après l'expérience de collaboration avec le groupement des hommes, les femmes décidèrent de formaliser leur groupement. Elles étaient 40 dans le groupe. S'être constituées en groupement leur permis d'obtenir un crédit. Le crédit leur permis d'acheter des intrants.

Partie 4 :
**L'ONG Solidar Suisse apporte un
accompagnement à la coopérative :**
**Un projet d'entreprenariat agricole
voit le jour à Salogo**



A une trentaine de kilomètres de Salogo, à Zorgho, les actions et les réalisations de l'ABN-G lui avaient valu d'obtenir la confiance de l'ONG Solidar Suisse et de tisser un partenariat avec elle. De son côté, Solidar qui avait participé à un appel à projets auprès de la Fédération Vaudoise de Coopération, avait obtenu un financement pour mettre en place un grand projet d'entreprenariat agricole pour l'ABN-G. Les enjeux du projet étaient importants et différentes parties prenantes furent associées pour le choix de la localité et du type d'activités.

Pendant plusieurs mois, les concertations, les voyages d'études et les restitutions avaient réuni la communauté de Salogo autour de ce projet. On décida que les activités se passeraient autour du barrage, la plus grande retenue d'eau de la province du Ganzourgou.

La réussite du projet était conditionnée par la structuration de la communauté et le renforcement de capacité des différents groupes. Cela donna naissance à la coopérative Malgzindo de Salogo. C'était l'ABN-G qui avait proposé au groupement des femmes et à celui des hommes de se réunir pour former une coopérative et pouvoir ainsi bénéficier d'un appui technique et financier pour développer le maraîchage à Salogo. 35

Après la création de la coopérative, une formation sur la vie associative fut organisée au profit de ses membres pour susciter une vision commune, de sorte que les efforts de tous soient mobilisés pour cette vision.

Dans le processus de mise en œuvre du projet, ABN-G et les représentants de ses membres avaient échangé plusieurs fois et partagé leurs expériences avec d'autres associations dans deux autres provinces. Les bonnes pratiques de chaque association avaient été identifiées, et le projet était comme un condensé de bonnes pratiques de mise en place et de pérennisation de projets agrosylvopastoraux.

La population de Salogo contribua en cédant un terrain et la Mairie se chargea de sécuriser cet espace pour qu'il reste la propriété du projet.

En l'espace de 10 mois, Salogo se vit doter d'un périmètre maraîcher¹ de 2ha, aménagé, clôturé et

¹ Le périmètre maraîcher de la coopérative avait été implanté par une entreprise. Il mesurait 2 ha, était alimenté par l'eau du barrage amenée dans le périmètre à l'aide d'une motopompe en se répartissant dans quatre bassins et était divisé en 30 parcelles de 200 m² pour 30 personnes, tous membres de la coopérative. Le périmètre maraîcher était destiné à la production d'oignons, une culture qui pouvait être stockée et se conserver pendant plusieurs mois dans le magasin. C'était normalement un site de rêve pour un maraîcher. Des techniciens d'agriculture passaient au moins deux fois par mois pour l'encadrement et le suivi. Les maraîchers du périmètre apprenaient de nouvelles techniques et le projet attendait d'eux qu'ils adoptent ces bonnes pratiques, qu'ils les appliquent dans leurs périmètres individuels et que les autres villageois les répliquent. En plus de l'infrastructure et de l'encadrement, le projet mettait à dis-

équipé de bassins d'eau, de canaux et de vannes de distribution d'eau, d'une motopompe puissante.

position des maraîchers, des intrants ; du NPK pour les parcelles individuelles en dehors du périmètre collectif, de l'urée et des semences. Une boîte 500 g de semences d'oignons coûtait 27 500 fca, un montant hors de portée pour les maraîchers individuellement.

Le projet avait pour but d'introduire des pratiques agroécologiques dans le périmètre maraîcher. Toutefois, il avait jugé bon d'y aller progressivement en passant par une phase de transition. C'est ainsi que les maraîchers recevaient quand même du NPK ; ceci pour répondre à un besoin qu'ils avaient exprimé de pouvoir en disposer pour leurs parcelles personnelles en dehors du périmètre collectif. Le projet « entreprenariat agricole », espérait, qu'à force de sensibilisation et de formation à l'agroécologie, et aussi au vu des résultats dans le périmètre, les maraîchers abandonneraient l'utilisation des intrants chimiques pour se tourner vers les engrais biologiques et le compost. L'unité de compostage avait réussi dès la première année de production à écouler tout son stock de compost enrichi au trichoderma ; la demande dépassait largement l'offre et l'équipe de compostage avait redoublé d'efforts, s'y prenant très tôt après les récoltes pour réunir une grande quantité de matière végétale et augmenter ainsi la production. De cette façon, ils pourraient satisfaire la demande et espérer avoir un reliquat pour leurs champs individuels. La transition agroécologique était en route.

Pour organiser et mieux suivre la production, un calendrier cultural avait été proposé. Tous les membres du périmètre maraîchers participaient à sa conception et s'accordaient avec les agents d'agriculture sur les dates pour effectuer ensemble les tâches les plus importantes pour la phase de mise en terre: mouillage du sol, labours, tracé des planches, semis, repiquage.

(Dans la grande majorité des familles à Salogo on trouvait une charue et un animal de trait, au moins un bœuf. Ces deux ressources et les dabas, constituaient tout le matériel des producteurs agricoles de Salogo. On trouvait aussi dans quelques ménages de maraîcher, une motopompe).

Mais si en théorie le calendrier cultural était séduisant, en pratique, le respecter s'était trouvé impossible. Entre le démarrage tardif des pépinières, les pannes successives de la nouvelle motopompe et le non respect du règlement par certains maraîchers, les prévisions n'avaient pas pu être réalisées la première année. Faute d'irrigation à temps à cause de la diminution drastique de l'eau du barrage (suite à une mauvaise pluviométrie), les plants d'oignons avaient brûlé.

Juste à côté du périmètre, une aire de production de compost fut construite et aménagée pour produire du compost enrichi au trichoderma, un champignon qui augmente la qualité du compost produit pour qu'il soit plus nourrissant en traitant également le sol.

Un peu plus loin, une parcelle d'un hectare fut aménagée pour la production de Moringa.

Un grand magasin de stockage d'une capacité de 42 tonnes construit, aménagé et équipé de palettes pour le stockage des oignons.

Enfin, la construction d'une unité de transformation vint compléter la liste de réalisation du projet « entreprenariat agricole ».

Cinq unités de production venaient d'être mises en place au profit des membres de la Coopérative Malgzindo grâce à la contribution de l'ensemble des membres de la coopérative. Ces derniers furent répartis entre les différentes unités de production pour leur animation et ils reçurent des formations en maraichage, transformation, production de compost enrichi au trichoderma, production de moringa.

De l'équipement leur fut donné pour les travaux dans les différentes unités.

Des voyages d'étude furent également organisés pour renforcer les connaissances théoriques que les producteurs avaient reçues.

Afin de favoriser l'autonomisation de la coopérative, le projet a accompagné la coopérative à tisser des relations commerciales avec des acheteurs à travers la signature de contrats pour l'achat de la production, soit pour les oignons, soit pour le moringa, soit pour le compost enrichi. Le projet ayant une durée limitée dans le temps, il a suscité la mise en place d'un fonds de garantie dont les ressources sont issues des cotisations des membres. Le fonds fut logé dans une institution de microfinance, afin que les membres de la coopérative puissent avoir accès à des crédits pour poursuivre leurs activités même après la fin du projet.

Partie 5 : L'unité de transformation



Tous les membres de la coopérative avaient participé à la construction de l'unité de transformation. Les femmes apportèrent le sable, le gravillon et l'eau. Les hommes avaient apporté la main d'œuvre non qualifiée pour soutenir le maçon.

La coopérative Malgzindo désigna Hadja, Bibata, Bintou, Aïcha et Mariam pour s'occuper de l'unité de transformation. Elle comportait une salle réservée à la transformation, une autre pour le stockage du matériel, une boutique et une veranda couverte et protégé d'un grillage anti mouches. C'était la toute première unité de transformation à Salogo et elle trônait comme un petit bijou dans le village. La coopérative en était particulièrement fière.

Hadja en fut la présidente et Mariam la secrétaire. Toutes hésitantes au départ, elles apprirent les règles de la vie associative, les techniques de gestion de l'unité et les techniques de transformation les unes après les autres.

Peu à peu, les étagères de la boutique s'étaient remplies de produits fabriqués par les cinq femmes. Jus de tamarin, jus de gingembre, jus de moringa, infusion de moringa, biscuits de mil, de maïs, de sorgho, de haricot, soumbala, ... La rapidité avec laquelle elles apprenaient était remarquable et elles recevaient les félicitations et les encouragements

des autres.

Elles se sentaient privilégiées et chanceuses de travailler à l'unité de transformation. Hormis Mariam, pour les quatre autres, c'était la première fois de recevoir des formations. A plusieurs reprises, d'autres femmes de Boussé étaient venues leur montrer comment l'unité devait être gérée et leur avait appris des recettes de transformation.

Les cinq, avaient compris qu'elles devaient d'une part comprendre les formulations chimiques des recettes et qu'elles devaient d'autre part innover pour proposer des goûts, des textures, des formes et des couleurs qui seraient propres à elles. Cette possibilité qui leur était offerte de créer était nouveau, elles qui avaient appris depuis l'enfance à reproduire à l'identique ce qui se transmettait de génération en génération. L'assurance succédait à la prise d'initiative et à la curiosité.

Dès qu'elles eurent quelques productions, elles voyagèrent hors du village pour participer à des foires. Pour la première fois de leur vie, elles logèrent à l'hôtel ; c'était une grande découverte pour elles. Des moments agréables qui participèrent à construire leur estime de soi.

Pendant les foires, elles purent voir la grande diversité des produits transformés par les femmes venant des quatre coins du Burkina. Elles se rendirent

compte aussi, que le plus important n'était pas la diversité, mais la qualité ; c'était mieux d'avoir un nombre limité de produits et d'en vendre beaucoup, plus que d'avoir une longue liste de produits qui ne se vendaient pas bien. Mais pour les débuts, la soif d'apprendre l'emportait encore sur la stratégie d'entreprise. Toutefois, elles décidèrent de viser trois marchés simultanément : le village, le marché et les foires.

Vendre au marché de Salogo ne leur rapportait pas grand-chose, mais leur permettait de se faire connaître et d'attirer des clients vers le village. La boutique de l'unité de transformation permettait aux villageois de s'habituer à la présence des produits transformés et de les essayer. Les enfants pouvaient y trouver des biscuits. Quant aux foires, pour les premières années, c'était surtout un lieu de formation pratique où elles pouvaient tester leurs produits et les comparer à ceux des autres.

Peu à peu, les plus timides comme Bibata et Bintou s'étaient départies de leur timidité sans s'en rendre compte. Mais pour qui les connaissait avant, le changement était perceptible et radical. Elles s'exprimaient plus librement en public. Les bonnes pratiques d'hygiène qu'elles avaient apprises à l'unité se prolongeaient peu à peu jusqu'à leurs domiciles. Le Coordonateur du projet avait été un témoin pri-

vilégié de cette transformation.

Au départ, il avait eu beaucoup de difficultés à discuter avec les cinq femmes. Elles ne prenaient pas la parole, ne donnaient pas leur point de vue. Bibata était la plus timide du groupe. Mariam, avait des compétences mais elle manquait de confiance en elle. Il avait dû les rassurer, les encourager, les motiver pour qu'elles s'expriment. Les femmes s'étaient peu à peu ouvertes à lui, lui disant qu'elles comprenaient à présent l'importance de l'école et qu'elles regrettaient de ne savoir lire ni écrire.

Heureusement que Mariam, elle, avait fait des études. Mais seule, Mariam ne pouvait pas tout faire. En son absence, les autres devaient enregistrer les achats et les ventes, mesurer les quantités des ingrédients quand elles préparaient une recette. Pour la mesure des ingrédients par exemple, elles avaient trouvé des astuces pour s'en sortir ; elles utilisaient une tasse au lieu de la balance, après avoir pris le soin d'établir d'abord une correspondance à l'aide de la balance. Mais la tenue d'une petite comptabilité restait un problème à résoudre et le coordonateur devait mettre la main à la pâte pour aider les femmes au remplissage des différents outils de gestion de l'unité de transformation.

Après neuf mois d'activités, la coopérative autori-

sa les cinq femmes à se rétribuer sur les fruits des premières ventes. Une belle occasion pour enfin se faire plaisir à elles et à leurs enfants. Mais il restait du chemin et elles le savaient.

Partie 6 : Réussir malgré les difficultés et les obstacles



Le travail à l'unité de transformation n'était pas venu remplacer leurs anciennes activités, bien au contraire. Elles travaillaient deux fois plus pour faire fonctionner l'unité tout en vacant comme avant aux travaux ménagers et à leurs jardins maraîchers. Heureusement, leurs co épouses pouvaient leur donner un coup de main pour la garde des enfants et la gestion de leurs jardins maraîchers.

Pour les habitants de Salogo en général et pour ceux de la coopérative en particulier, l'exploitation des parcelles maraîchères individuelles étaient l'activité à laquelle ils étaient le plus attachés, femmes comme hommes. Mais si tout le monde se donnait à fond, personne ne se sentait en sécurité.

En effet, pour leurs parcelles individuelles, les maraîchers avaient occupé les berges du barrage alors que les gestionnaires du barrage en avait interdit l'occupation.

Les parcelles se trouvaient à proximité du barrage et favorisaient son ensablement rapide et sa pollution du fait de l'utilisation des intrants chimiques. Les propriétaires terriens en cédant leurs terres pour le barrage, n'avaient pas résisté à la facilité qu'ils auraient en se rapprochant le plus possible du barrage. L'arrosage était moins pénible, moins long et ne demandait pas des frais de gazoil pour alimenter une motopompe. En outre, être à côté du barrage

vous évitait de devoir acheter une motopompe.

Mais au fond, les maraîchers se savaient en danger. Ils avaient d'ailleurs reçu un premier avertissement de la commune, qui leur avait demandé d'arrêter de cultiver au bord du barrage. Au lieu d'obtempérer, on avait l'impression qu'ils y allaient de plus bel. Est-ce en se disant qu'il fallait exploiter le maximum et le plus vite possible avant qu'on ne les déguerpisse de force ? Est-ce parce qu'ils espéraient encore que les autorités communales les comprendraient et changeraient d'avis ?

A ABN-G, cette situation devenait de plus en plus inquiétante. Si les maraîchers étaient déguerpis, le projet « entreprenariat agricole » pourrait être compromis. Comment les membres de la coopérative pourraient-ils appliquer les bonnes pratiques d'agroécologie s'ils n'avaient plus de terres ou si leurs terres étaient trop éloignées du barrage. Le barrage était l'élément central du projet.

Mais la question des terres n'était pas le seul problème de l'association. Elle était aggravée par une dégradation de la cohésion sociale, qui à son tour avait une répercussion négative sur le déroulement du calendrier d'activités. Le projet avait tout prévu, mais tant que les activités n'avaient pas démarré, les relations interpersonnelles entre les membres de

la coopérative n'étaient ni visibles, ni prévisibles.

Les difficultés étaient réelles, mais la dynamique enclenchée et la transformation que cela apportait à Salogo était tout aussi réelles. La partie ne serait pas facile à gagner. L'enjeu, toutefois, était tel que tous, hommes et femmes de la coopérative, ABN-G et son partenaire technique et financier, Solidar Suisse d'arrache-pied à aller jusqu'au bout, persuadés d'être sur le chemin du développement durable de Salogo.

Hadja Rasmata, Bibata, Bintou, Aïcha, Mariam et les autres membres de la coopérative savaient qu'une telle chance ne se représenterait peut-être pas une seconde fois ; ils étaient conscients que leurs unités de production avaient un grand potentiel d'évolution et comptaient les développer au maximum.

Imprimé en France
Septembre 2020